Document generated on 04/23/2024 5:25 p.m.

24 images

De sang-froid
Nil by Mouth. Gary Oldman

Gilles Marsolais

Number 88-89, Fall 1997

URI: https://id.erudit.org/iderudit/23410ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Marsolais, G. (1997). Review of [De sang-froid / *Nil by Mouth*. Gary Oldman]. *24 images*, (88-89), 40–40.

Tous droits réservés © 24 images, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

DE SANG-FROID

PAR GILLES MARSOLAIS

NIL BY MOUTH ■ Gary Oldman

Transposé, mais largement autobiographique, ce premier film de Gary Oldman, né en 1959 et déjà connu comme acteur (il incarne entre autres Sid Vicious, le trafiquant des Sex Pistols, dans ***Sid and Nancy*** (1986) d'Alex Cox), décrit la vie d'une famille ordinaire dans les années 60 dans un quartier sud de Londres, avec ses corollaires obligés: le chômage, les combines, la violence, les bars, la drogue. La caméra à l'épaule serre de près les personnages, des *losers*, constamment en mouvement, évoluant dans une ambiance étouffante, qui ne voient jamais le soleil et qui ne fonctionnent déjà plus dans le circuit «normal» de la société (ils sont comme ces patients qui ne peuvent plus rien prendre par la bouche).

Billy (Charlie Creed-Miles). *Nil By Mouth* vaut surtout pour le jeu des acteurs.

Le film vaut surtout pour le jeu des acteurs, tous excellents, et quelques séquences fortes. Mentionnons Charlie Creed-Miles, dans le rôle de Billy, condamné à vivoter entre deux doses d'héroïne, avec son air de chien battu, la boucle à l'oreille et le nez cassé; Laila Morse (dont c'est la première présence au cinéma) dans le rôle de Janet, la mère qui aide son fils à trouver sa dose et à se «shooter» devant elle dans la camionnette plutôt que de le voir crever; Ray Winstone, dans le rôle du mari alcoolique et violent, dont Valerie (Cathie Burke) ne saurait se passer... À cet égard, on peut difficilement oublier le monologue de Ray, chez lui au téléphone, ivre d'alcool, de jalousie et de désespoir, après avoir littéralement massacré Valerie, et qui, fou de rage, finit par démolir l'appartement. Dans sa divagation, au cours de laquelle il évoque son père et son manque d'amour, avec des accents proches du «cinéma-vérité» (même s'il s'agit d'un remarquable numéro d'acteur), il passe rapidement, comme il se doit, de l'exaltation à la culpabilité, puis au remords sincère.

Loin de sombrer dans le mélo, le film maintient la ligne dure, sans concession ni voyeurisme, décrivant comme «en direct» un univers plus noir que celui des Ken Loach, Mike Leigh ou Stephen Frears. L'illustration de la violence, souvent crue, s'effectue à froid, mais sans complaisance (sans racoler comme dans le ***Trainspotting*** de Dany Boyle), et cela correspond à un parti pris manifeste de respecter certaines limites, mais sans pudibonderie. Il en résulte une illustration convaincante de la faiblesse des hommes et des relations obligées de dépendance qui se sont établies entre les membres de cette «famille», qui les tirent plus vers le bas que vers le haut, mais sans que soit porté un jugement moral ou moralisateur sur ce qu'ils vivent plus ou moins consciemment. À la toute fin (la «vraie», parmi les trois proposées), après avoir fait la paix une fois de plus, tout ce beau monde discute des moyens à prendre pour améliorer le sort de Billy emprisonné...

Cependant, à tort ou à raison, globalement on a l'impression d'avoir déjà vu ailleurs cet univers de la classe ouvrière engluée dans la violence urbaine et la façon de le cerner, sans doute parce que les influences y sont évidentes, notamment celle du courant newyorkais, ne serait-ce que sur le plan esthétique. Quoi qu'il en soit, ***Nil By Mouth*** fait partie du nouveau souffle qui habite soudainement le cinéma anglais, notamment grâce à la participation de la Loterie nationale! Il reste à espérer que Gary Oldman précisera son style et confirmera dans son prochain film les espoirs qui sont placés en lui. ■

NIL BY MOUTH
Grande-Bretagne-France 1997. Ré., scé. et dial.: Gary Oldman. Ph.: Ron Fortunato. Mont.: Brad Fuller. Mus.: Eric Clapton. Int.: Ray Winstone, Charlie Creed-Miles, Cathie Burke. 110 minutes. Couleur.